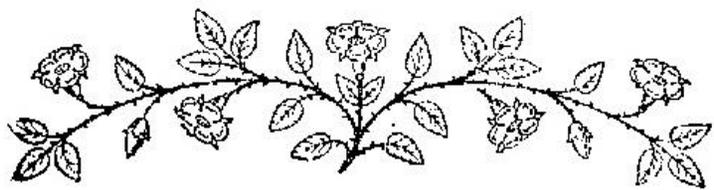


Le Pèlerinage du travail
à Rome en 1889
et le Discours du Pape.

Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès de Lille, le 24 novembre 1889, par M. l'abbé FICHAUX, président de l'Association catholique des patrons du Nord.



Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}, LILLE.

**Le Pèlerinage du travail à
Rome en 1889 et le Discours
du Pape.**

Discours prononcé à la séance de
clôture du Congrès de Lille, le 24
novembre 1889, par M. l'abbé
FICHAUX, président de l'Associa-
tion catholique des patrons du
Nord.



N autre que moi devait vous entretenir, Messieurs, du pèlerinage de Rome. Un témoin, encore sous le charme des plus pénétrantes émotions, vous aurait dignement parlé de cette solennelle manifestation. Il vous aurait dit la condescendance d'un grand Pape, les sentiments profondément respectueux des ouvriers, leur aisance cordiale avec les patrons qui les accompagnaient, le dévouement empressé de ces derniers. Vous regretterez, comme moi, que la maladie retienne loin de nous M. Bayart.

Il est impossible néanmoins que le Congrès de Lille se taise sur cette importante démarche, où le Nord a été si largement représenté. Laissez-moi, comme président de l'Association catholique des patrons du Nord, prendre la place d'un ami empêché. Et si je ne puis vous décrire, comme les ayant vues de mes yeux, les scènes inoubliables du pèlerinage, je pourrai du moins insister sur sa haute portée sociale, et me faire l'écho des graves enseignements de la chaire apostolique.

Cet embrassement de la Papauté et du travailleur français, et les paroles qui lui ont servi de commentaire, renferment une leçon que je voudrais vous traduire. Ah ! si l'ouvrier savait comprendre ! s'il

savait apprécier ce qu'il est devenu dans la société moderne, au sein d'une civilisation matérialiste, et ce que l'Eglise voudrait qu'il fût ! Puisqu'on parle tant aujourd'hui de la question ouvrière ou de la question sociale, ce qui est la même chose, voyez comment l'Eglise propose de la résoudre au profit de tous et surtout au profit de l'ouvrier.

L'Exposition de Paris, Messieurs, allait se clore. Rien n'avait manqué à son succès. Tout ce que le génie de l'industrie et des arts avait pu enfanter de plus beau s'y trouvait rassemblé. Le passé lui-même avait livré ses restes les plus précieux pour rehausser l'éclat du présent. La tour aux gigantesques proportions, les fontaines lumineuses, les spectacles les plus rares empruntés aux rivages les plus lointains, avaient saisi l'imagination populaire. Les masses avaient été ébranlées ; et de même qu'autrefois, dans les siècles croyants, on avait vu les multitudes se porter à nos grands pèlerinages, on avait pu cette fois les voir s'acheminer en rangs pressés vers la grande merveille contemporaine.

C'était une incomparable fête, qui aurait dû être la glorification de l'intelligence humaine et de Dieu son Auteur, et qui est devenue, hélas ! pour le grand nombre, une fête des sens, sous l'inspiration d'une civilisation tout entière ordonnée en vue du plaisir. Les fêtes les plus brillantes ont leur lendemain. Quand les lumières sont éteintes, que la vie réelle a repris son cours uniforme, que l'âme commence à réfléchir, comment ne pas se demander si ces réjouissances étaient opportunes en regard d'éventualités toujours menaçantes, et si ce faste orgueilleux n'était pas une insulte à toutes les misères matérielles ou morales qui nous assigent ?

Pour l'ouvrier en particulier, l'Exposition a été une sorte de mirage, l'éblouissante vision d'un paradis sensuel. Quand la vision s'est évanouie, il s'est retrouvé vide de foi, sans espérances immortelles, dans la gêne de sa position humiliée. Comment serait-il demeuré insensible à un contraste si navrant ? Comment n'aurait-il pas conçu un sentiment plus vif de son abaissement et de sa misère ? Des convoitises plus ardentes, des haines plus obstinées, un regain d'esprit socialiste, tel est le résultat le plus clair de cette grande exhibition.

C'était l'heure, Messieurs, d'ouvrir à l'ouvrier d'autres perspectives,

et de l'amener auprès d'un Père auguste et vénéré, afin que, au lieu du dédain qui l'écrase ailleurs, il trouvât là le respect qui relève et la tendresse qui console. L'envie et la défiance germaient dans les cœurs, pourquoi n'y semerait-on pas la patience et l'amour ? Tel fut le langage de chrétiens généreux. Puisque Paris, dirent-ils, n'offre aux adorateurs de la moderne civilisation que le spectacle des yeux, allons chercher à Rome des joies plus pures et des émotions plus fortifiantes. Là est le successeur de Pierre, héritier du dépôt sacré de la vérité éternelle. Sur sa chaire infallible il nous attend ; et à qui irions-nous, dans la nuit où nous sommes, sinon à lui, puisqu'il a désormais, comme son Maître, les paroles de la vie éternelle : *verba vitæ æternæ* ! (Applaudissements.)

Les ouvriers chrétiens répondirent à l'appel. Leurs patrons, chrétiens eux-mêmes, non contents de les aider d'un subside fraternel, prirent place à côté d'eux ; et la France du travail, n'ayant qu'une même pensée et un même cœur au sein de cette élite, se dirigea joyeuse et confiante vers le Vatican. Un ange conducteur guidait les pas des pèlerins. C'était le successeur de saint Remi sur l'antique siège de Reims : Reims, avec son baptistère, berceau de la vieille France ! Et qui mieux que le cardinal de Reims aurait pu présenter au Vicaire de Jésus-Christ ces prémices d'une France retrempee dans les saintes énergies de son baptême ? (Applaudissements.)

Quelle bonté les accueillit, quels sourires on leur prodigua, demandez-le à nos ouvriers : ils vous le diront avec tout l'enthousiasme de leur reconnaissance. Ils vous diront tous les égards dont ils furent l'objet de la part des hauts dignitaires de la Cour pontificale, mais surtout la douce et paternelle hospitalité du Souverain Pontife. Aussi bien c'est le Pape qu'ils allaient consoler, c'est au Pape qu'ils allaient confier leur sort. Les monuments de la vieille capitale du monde ne les trouvaient pas indifférents. Ils admiraient les basiliques, Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Marie-Majeure, les reliques des saints, le tombeau des saints Apôtres ; mais avant tout c'est le Pape qui remuait leurs cœurs, c'est le Pape qu'ils acclamaient dans la mémorable audience du 20 octobre, c'est la parole du Pape que recueillait leur âme docile, et qu'ils nous ont rapportée comme l'écho de la

vérité divine, comme la plus autorisée des directions. Écoutez, Messieurs, cet enseignement : il est digne de vos respects et de toute votre attention.

Le paganisme n'avait trouvé rien de mieux, pour résoudre le problème social, que l'esclavage. L'Église n'a cessé de protester contre cette solution odieuse : l'ouvrier n'est pas un esclave. *Le paganisme avait prétendu dépouiller de ses droits la partie faible de l'humanité, étouffer ses aspirations, paralyser ses facultés intellectuelles et morales, la réduire à l'état d'absolue impuissance* (1). Voilà bien l'esclave ! Un homme livré sans défense à l'injustice ; un homme condamné à rentrer toute aspiration, tout désir d'honneur, de gloire, de félicité, pour rester d'une manière uniforme au même degré d'abaissement ; un homme qui n'a pas le droit de développer ses puissances naturelles, de se reprendre lui-même, d'avoir une personnalité ; un homme systématiquement diminué, dégradé, réduit à l'impuissance, au point de n'avoir plus même conscience de la dignité humaine !

Je n'oserais dire, Messieurs, que la civilisation moderne conspire de propos délibéré à ramener l'ouvrier à ce niveau. Bon gré, mal gré, l'esprit chrétien a encore trop d'empire ; il y a encore un trop vif sentiment de la liberté humaine. Et pourtant il n'est que trop vrai que tel est le terme fatal des principes qu'elle s'efforce de populariser. La servitude des faibles est la conséquence forcée de la guerre à Dieu et à l'Église, dans laquelle elle s'obstine avec tant d'acharnement. Et tandis qu'elle poursuit cette œuvre néfaste de dégradation, ses adeptes accusent l'Église d'obscurantisme, comme si elle avait pris à tâche d'éteindre les intelligences et de stupéfier les volontés !

Ouvriers que je vois sur les gradins de cet amphithéâtre, plus d'une fois, dans les réunions où vous étiez conviés, vous l'avez entendu de la bouche de ceux qui vous flattent pour vous exploiter. Eh bien ! non, cela n'est pas ; on vous trompe. Le Christ, descendu du Ciel pour soulever dans ses bras et ramener à Dieu les créatures déchues, n'est pas venu déprimer l'humanité ; et l'Église, qui continue son œuvre,

1. Discours du Saint-Père aux pèlerins ouvriers, 20 octobre 1889.

n'aura jamais, sachez-le bien, d'autre ambition que d'élever les âmes et de les ennoblir. (Applaudissements.)

Le christianisme ne connaît pas la distinction des castes. *« Tout entière, la famille humaine est appelée à entrer en participation de l'héritage divin : tous sont, au même titre, les fils du Père céleste et rachetés au même prix* (1). Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas l'inégalité des conditions : *cette inégalité est inévitable* (2). Mais qu'importe, si, notwithstanding cette inégalité superficielle, il y a la participation à une même vie, à la vie divine, la même filiation à l'égard du même Père céleste, par suite, dans la plus haute des familles, la plus étroite fraternité ? Qui que vous soyez, fussiez-vous le dernier des artisans, par cela même que vous êtes un baptisé, vous êtes de la famille. Les traits en sont gravés dans votre âme ; ils s'expriment par votre physionomie. Si vous n'êtes pas déchu de votre baptême, vous n'êtes pas un étranger pour moi, je vous reconnais ; et, tandis que mon front s'incline, mon cœur s'ouvre pour vous saluer : frère, salut ! (Applaudissements.)

Comprenez vous, ouvriers, à quelle hauteur la Religion vous transporte ? Et parce que votre vie serait vouée à un labeur nécessaire, ne craignez rien : vous n'êtes pas pour cela déchus de votre élévation. Le paganisme dédaignait le travail manuel et le réservait aux hommes de rebut, aux esclaves. L'Église l'entend d'une tout autre manière. Le Pape va vous le dire, Messieurs : *Le travail est la condition naturelle de l'homme ; l'accepter est pour lui un honneur et une preuve de sagesse* ! (3)

Dieu aurait pu achever lui-même, de ses mains toutes-puissantes, l'œuvre de la création, et porter à leur dernier perfectionnement les choses qui sont à notre usage. L'homme eût été alors une sorte de parasite oisif, assis au banquet de la vie, et jouissant d'un bien-être auquel il n'aurait en rien contribué. Nous comprenons la jouissance sans le travail au terme d'une existence laborieuse : nous nous serions plaints à Dieu, s'il nous avait fait cette condition dans toute la force de l'âge. S'il est agréable de jouir des biens qui nous entourent, il y a plus d'honneur à en jouir, après avoir tout au moins aidé à les pro-

1, 2 et 3. Discours du Pape.

duire. Dieu ne nous a pas envié cet honneur. Il ne cesse lui-même de travailler, *usque modo operatur*, mais il nous appelle à coopérer avec lui, et le travail de l'homme, par une admirable association, devient comme le prolongement du travail de Dieu. (Applaudissements.)

Dites-moi, Messieurs, le travail, comme le comprend l'Église, vous paraît-il à quelque degré une humiliation ? Ne trouvez-vous pas, au contraire, que le Pape a mille fois raison de l'appeler *un honneur et la condition naturelle de l'humanité* ? Il est à tel point notre condition naturelle que, faute de travailler, l'homme en général n'a plus de quoi subsister. L'homme a des bras pour façonner, de concert avec ses semblables, ce qui est nécessaire à son existence. S'il aime mieux croiser ses bras et rester inactif, au lieu de faire preuve de sagesse il fait *preuve de lâcheté*, et se trahit lui-même *en trahissant un devoir sacré et fondamental* (1).

Aussi, Messieurs, quand le Fils de Dieu daigna revêtir notre humanité, voulut-il, d'une volonté formelle, être lui-même un travailleur. Comme Dieu, il est, dans l'union de la Trinité divine, le coopérateur de son Père, *Pater meus usque modo operatur et ego operor* ; et comme homme, dans la maison de Nazareth, l'apprenti de l'artisan Joseph, reprenant la même parole, pouvait en toute vérité redire encore : *et ego operor* : je suis à l'œuvre, moi aussi ; moi aussi, je suis un ouvrier ! (Applaudissements.)

Il est vrai que le travail, dans les conditions présentes de l'humanité, ne va pas sans un effort pénible. Il est vrai qu'il a ses vicissitudes et ses défailances, qu'il n'a pas de garantie de stabilité. La vie est rude parfois pour le travailleur, que la maladie voue à l'impuissance ou que le chômage condamne à un repos stérile. *Afin de le reconforter plus efficacement, le divin Fondateur du christianisme n'a pas dédaigné de joindre l'exemple aux paroles. Il n'eut pas où reposer sa tête ; il éprouva les rigueurs de la faim et de la soif ; il passa sa vie, tant publique que privée, dans les fatigues, les angoisses et les souffrances* (2).

Et comme il fallait, malgré tout, obvier à l'indigence et lui ménager les ressources indispensables, la Providence y a pourvu en élevant la

1 et 2. Discours du Pape.

richesse à la hauteur d'une fonction. Il y a une richesse égoïste et sordide, qui voudrait dissimuler sa vanité sous l'éclat menteur d'un luxe exagéré. Il est une autre richesse dont il ne faut pas médire, parce qu'elle est voulue de Dieu, et qu'elle justifie sa sagesse et sa bonté. A la grande famille humaine une réserve était nécessaire pour les mauvais jours, comme elle est nécessaire aux familles modestes qui peuplent nos cités. Le Père commun a donc accumulé des trésors au profit de ses enfants malheureux, et *le riche n'est rien autre chose que le trésorier de Dieu* (1) (Applaudissements.)

Les riches ne sont jamais si grands que lorsque, fidèles à leur mission, ils versent largement dans le sein des pauvres les biens dont ils sont dépositaires. Ils se découronnent lorsqu'ils ferment leur cœur à l'infortune. Et du même coup la société est blessée à mort, parce que l'ordre est altéré dans l'une de ses conditions fondamentales. La Providence est trahie par ses mandataires ; les cœurs, qui ne sentent plus sa bonté, s'aigrissent, les jalousies s'exaltent, et les déshérités de la fortune revendiquent avec colère et sans mesure l'aumône que des dispensateurs plus fidèles auraient dû plus tôt leur départir.

Sera-ce donc assez, Messieurs, pour raffermir la Société, que de rouvrir les trésors fermés par la cupidité ? d'amener le riche au sentiment de son devoir et de son intérêt ? et au besoin de l'y contraindre, comme plusieurs le veulent imprudemment, par des dispositions légales ? Non, cela ne serait point suffisant. Pour rapprocher les classes divisées, il faut autre chose que ce lien fragile et superficiel. Il faut un lien plus intime et plus profond, un lien indissoluble, le lien religieux ; et c'est, nous dit le Pape, *le rôle de la charité* (2).

La richesse peut se déverser sans que les cœurs se donnent. On dit quelquefois du riche qui fait l'aumône, qu'il fait la charité. On peut faire en ce sens la charité sans avoir rien de la vertu de charité. La vraie charité est un mouvement du cœur qui a besoin de faire explosion et de se traduire par des actes ; mais ces actes ne se résument pas tous dans le don banal d'une pièce de monnaie. La charité s'étend bien au-delà ; elle se donne carrière par mille industries, et, *en se mul-*

1 et 2. Discours du Pape.

tipliant, elle invente un remède à tous les maux, une consolation à toutes les douleurs (1). Qu'on la suive dans l'histoire du passé, et on verra qu'elle *a toujours su, par ses innombrables œuvres et institutions, susciter en faveur des malheureux une noble émulation de zèle, de générosité et d'abnégation* (2).

Telle est l'unique solution de la question sociale : c'est la solution qui a été, durant des siècles, universellement acceptée (3). L'Eglise dominait alors, et elle faisait passer dans le corps social la vertu divine qu'elle tient de son Fondateur. Grâce à elle, Dieu était aimé, et l'amour de Dieu transformé en amour du prochain se répandait sur tous, mais en particulier sur les malheureux. L'Eglise manque au monde : rendez-lui sa liberté, rendez-lui son influence. Mais comment serait-elle libre et influente avec son chef captif ? Si vous voulez ranimer la vie dans des sociétés égoïstes, avant tout il faut restituer au Pape la plénitude de sa liberté, en lui restituant la plénitude de sa souveraineté. Vous le disiez tout à l'heure, Monseigneur (4), avec infiniment de compétence et de raison : « La question sociale, c'est avant tout la question de l'indépendance de la Papauté ! » (Applaudissements.)

La charité, Messieurs, quand elle se répand dans les âmes, les incline les unes vers les autres pour les rapprocher et les unir. Elle achève son mouvement par l'organisation. Il y a une organisation morale comme il y a une organisation corporelle. De même que dans le corps tous les organes se complètent les uns les autres au service d'une même vie, de même dans une association tous les membres, chacun à sa place, échangent leurs services et se prêtent un mutuel concours.

L'association est une nécessité d'ordre naturel : elle est voulue de Dieu. Elle a pour but de prêter à la faiblesse l'appui du fort, et de garantir à l'indigence le secours de l'opulent. Malheur à l'isolé ! « *Vae soli !* » Cela est vrai surtout des humbles et des petits ; cela est vrai aussi des plus grands, parce qu'ils ont besoin, pour jouir de leur grandeur, de la tourner en bonté, et d'attirer à eux des cœurs reconnaissants. (Applaudissements.)

1, 2 et 3. Discours du Pape.

4. Monseigneur Cartuyvels, recteur de l'Université de Louvain.

Quel est donc, Messieurs, l'obstacle à l'association, sinon les passions égoïstes ? Nulle association n'est possible sans une certaine contrainte, sans une mesure de sacrifice ; et le besoin excessif de jouissance, déchainé par la faute originelle, proteste contre le renoncement. L'amour de Dieu, la charité, est seule capable de réagir contre l'amour exagéré de soi-même. Et puisque la charité se confond avec la vie chrétienne, plus la société sera chrétienne, plus se développera le goût de l'association. Si la société moderne se meurt d'égoïsme ou d'individualisme, c'est parce qu'elle a renié son Christ Sauveur, et qu'elle ne veut pas se souvenir de son baptême.

Il est nécessaire, si nous ne voulons définitivement mourir, de restaurer, avec la charité, la vie d'association. C'est pourquoi, nous dit le Saint-Père, *nous demandons qu'on fasse revivre, au moins quant à la substance, dans leur vertu bienfaisante et multiple, et sous telles formes que peuvent le permettre les nouvelles conditions des temps, ces Corporations d'arts et métiers, qui jadis pourvoient aux besoins matériels et religieux des ouvriers* (1).

Et pour qu'on ne prenne point le change, et qu'on ne confonde point avec les Corporations chrétiennes, des Corporations improvisées en dehors de l'Eglise, sans l'âme de la charité, sans le ressort de la vie chrétienne, le Pape a soin d'ajouter, que *ces Corporations doivent être informées de la pensée chrétienne et s'inspirer de la maternelle sollicitude de l'Eglise* (2).

Les catholiques, Messieurs, resteront-ils sourds à ce nouvel appel du Vicaire de Jésus-Christ ? Il y revient avec trop d'insistance dans ses discours et dans ses Encycliques, pour que nous n'y voyions pas une indication providentielle. L'heure est donc venue de tenter un grand effort, et de mettre au service de Dieu dans ce sens une volonté énergique et une ardeur persévérante. Nos patrons chrétiens du Nord sont entrés dans cette voie, à la suite d'un homme qui a été l'instigateur de ce mouvement, comme il était hier encore l'instigateur de notre pèlerinage, à la suite de M. Léon Harmel. Le mouvement s'accroît à Armentières, à Douai, à Fourmies, à Lille, à Roubaix, à

1 et 2. Discours du Pape.

Tourcoing. Il faut qu'il se continue et se développe; il faut qu'il s'étende, et que bientôt sur toute l'étendue de notre pays on voie, sous le nom de Syndicats mixtes ou de Corporations, surgir des associations professionnelles. (Applaudissements.)

C'est, Messieurs, le moyen pratique de *rétablir et de consolider, entre patrons et ouvriers, cette harmonie et cette union, qui sont l'unique sauvegarde de leurs intérêts réciproques* (1). L'unique sauvegarde! L'unique sauvegarde des intérêts de l'ouvrier tout autant que de l'intérêt du patron. Il ne s'agit donc point de bouleverser la société, sous prétexte de la réformer. Malheureux ceux qui, prêtant l'oreille à des excitations anarchiques, songeraient à *renverser ce qui constitue l'essence même de la société politique et civile, à détruire la propriété! Ils iraient se heurter à des lois immuables, et, après avoir amoncelé les ruines, ils n'auraient fait qu'aggraver leur misère, et attirer sur eux les malédictions des âmes honnêtes!* (2).

Non, ajoute le Saint-Père avec énergie, le remède n'est pas dans des *agissements subversifs, ni dans des théories séduisantes et erronées*. Mais où est-il donc, ce remède si désiré? Où il est, Messieurs, le Saint-Père vous le dit avec autorité: *il est tout entier dans le fidèle accomplissement des devoirs qui incombent à toutes les classes de la société, dans le respect et la sauvegarde des fonctions et des attributions propres à chacune d'elles en particulier* (3).

Les hommes de notre temps n'ont pas tous oublié la notion du devoir; ils n'en ont pas tous négligé l'observation. N'est-il pas vrai néanmoins que, pour un trop grand nombre, le devoir s'arrête aux limites de la vie privée ou tout au plus de la vie domestique? Qui songe encore au devoir social? On admire ceux qui poussent le désintéressement jusqu'à s'oublier eux mêmes, en faveur des autres, surtout en faveur des malheureux et des abandonnés. Ce n'est pas assez d'admirer ce qui ne serait qu'un mouvement de cœur généreux mais facultatif. Il est urgent de réveiller notre conscience et de nous souvenir que nous nous devons tous les uns aux autres; que Dieu veut

1, 2 et 3. Discours du Pape.

l'ordre social, comme l'ordre domestique et l'ordre privé, et qu'il doit à son honneur de le sanctionner par une rigoureuse obligation.

C'est le devoir social, Messieurs, que le Pape nous rappelle; et voici que, par un contraste saisissant, l'Eglise édicte les Devoirs en face de la société civile, qui fêta hier encore la déclaration des Droits. La Révolution, il y a un siècle, préluait, par cette déclaration, à son œuvre d'orgueil et de téméraire indépendance. Nous avons vu les effets lamentables de cette révolte idolâtrique, et nous en sommes à nous demander comment raffermir le sol ébranlé par tant de bouleversements. Le moyen, c'est de déclarer les droits de Dieu en promulguant les devoirs de l'homme; et c'est ce que fait aujourd'hui le chef de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ.

Aux classes dirigeantes il rappelle qu'elles *doivent avoir un cœur et des entrailles pour ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front, et qu'il leur faut mettre un frein au désir insatiable des richesses, du luxe et des plaisirs* (1).

Aux détenteurs du pouvoir, il prêche le devoir de *respecter la liberté de l'Eglise et de favoriser son influence, le devoir de protéger le jeune âge, la faiblesse et la mission toute domestique de la femme, le repos du dimanche* (2).

Aux patrons il prescrit de *considérer l'ouvrier comme un frère, d'adoucir son sort, de veiller sur ses intérêts, de l'éduquer par ses exemples, de ne se départir jamais, à son détriment et par l'appât du gain, des règles de l'équité et de la justice* (3).

Et à l'ouvrier, qui, lui aussi, a des devoirs comme des droits, il recommande de *pratiquer ses devoirs religieux et domestiques, d'accepter sa condition, de respecter son patron, de s'abstenir de tout acte capable de troubler l'ordre et la tranquillité publique* (4).

Que chacun serve Dieu en servant ainsi l'ordre à sa manière, et bientôt, Messieurs, nous aurons la paix, puisque la paix est la tranquillité de l'ordre. Le règne de l'homme n'a été pour nous qu'une longue servitude, la source funeste des dissensions et des guerres. Il est temps de revenir au règne de Dieu, et d'expérimenter enfin,

1, 2, 3, 4. Discours du Pape.

comme il est écrit, que les peuples sont heureux, quand ils ont Dieu pour maître !

En s'adressant à ses chers fils les ouvriers, le Saint-Père, après toutes ses recommandations, ajoutait : *Conservez, nourrissez dans vos cœurs des sentiments de reconnaissance et de confiance filiale envers le Vicaire de Jésus-Christ, qui ne cesse et ne cessera jamais de veiller sur vous en Père, de s'enquérir de vos intérêts et de les favoriser.* Ces paroles doivent se graver dans la mémoire de nos ouvriers ; mais elles portent plus loin, Messieurs, et nous pouvons tous les recueillir.

Conservons, nourrissons des sentiments de reconnaissance et de confiance filiale envers le Vicaire de Jésus-Christ. Il est le père de nos âmes, notre guide et notre soutien. Il lutte et il souffre pour nous. Son cœur néanmoins tant contristé ne s'exhale pas en plaintes amères, et, en dépit des difficultés qu'on lui suscite, il n'a encore que des paroles d'éloge pour *cette France où, malgré des aberrations individuelles et passagères, on n'a jamais vu décroître l'amour pour le bien, ni pâlir la flamme de la générosité et du sacrifice* (1). Sachons comprendre ces délicatesses d'un amour vraiment paternel ; et, puisqu'il nous y convie, catholiques français, restons ardents pour le bien, généreux jusqu'au sacrifice. Que toutes les grandes causes trouvent parmi nous des serviteurs, et, s'il le faut, des martyrs ; mais, parmi toutes celles qui sollicitent notre dévouement, que nulle jamais ne nous soit plus chère que la sainte cause de la Papauté ! (Applaudissements prolongés.)

1. Discours du Pape.

